

## Oui

Adriana Langer

---

Numéro 145, avril 2015

Comme il vous plaira

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73818ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Langer, A. (2015). Oui. *Moebius*, (145), 71–78.

## ADRIANA LANGER

### *Oui*

Cette fois il avait franchi le pas, il lui avait proposé de dîner. Il avait été si abasourdi par son oui – spontané, souriant, enthousiaste – qu’il s’était d’abord embrouillé dans les dates. Finalement tout fut fixé. C’est ce soir.

Toute sa vie ce sont les femmes jeunes qui l’ont attiré – celles qui avaient vingt ans quand il en avait trente, celles qui avaient moins de trente quand il en avait quarante. C’est seulement depuis qu’il a franchi les cinquante ans (il approche les soixante), qu’il a cessé de s’intéresser à elles. Pourtant, pour beaucoup d’hommes, c’est justement à cet âge, en se voyant vieillir, en voyant leurs compagnes vieillir, que l’éternel *attrait pour la jeunesse* apparaît.

Une catégorie très spécifique de femmes le fascine maintenant. Elles sont au seuil de leurs cinquante ans. Belles depuis leur prime adolescence, elles ont été, leur vie durant, fêtées, admirées, courtisées. Elles ont été hautaines, elles ont repoussé bien des hommes, refusé d’innombrables propositions.

Les années de soins attentifs et exigeants consacrés à leur visage, à leurs cheveux, à chaque partie de leur corps, l’expérience ainsi acquise, les dépenses que soins, vêtements, maquillage ont nécessité : tout cela a laissé en elles des traces indélébiles, que l’âge ne voile jamais tout à fait – tels des aristocrates qui, même désargentés, gardent une distinction naturelle.

Et maintenant, en plus des années qui s’accumulent sans répit, la ménopause rôde autour d’elles, aiguissant leur sensibilité, soufflant le chaud et le froid sur les dernières flammes de leur beauté. Les imprévisibles rougeurs

de leurs joues qui, à peine esquissées – telles les couleurs sur la toile d'un aquarelliste débutant –, s'étendent implacablement à tout le visage, émeuvent davantage que celles d'une jeune fille. Celle-ci est gênée de laisser paraître un trouble qui la submerge et qu'elle ne comprend pas. La femme est comme un peintre réputé dont la main tremble soudain devant tous, révélant précisément le dommage qu'il voudrait dissimuler.

Elles étaient habituées au désir et à l'admiration des hommes au point de ne plus les remarquer; elles sont désormais à leur merci: reconnaissantes de chaque regard, de chaque attention. La balance s'est inversée.

Cette même admiration qui faisait la faiblesse de l'homme est devenue sa force, l'arme dont il peut user, avec l'expérience et l'assurance acquises toutes ces années, face à leur déclinante beauté. Le charme réel qu'elles exercent sur lui – si changeantes, pleines de vie, à fleur de peau – se mêle au plaisir d'un pouvoir enfin conquis.

Quand elle et son mari voulaient un enfant, chaque jour de retard de règles signifiait espoir – un espoir confiant, puis déçu mais renouvelé, têtu –, elle avait fait le test une bonne dizaine de fois jusqu'à sa grossesse. Mais après les jumeaux, c'est avec angoisse qu'elle attendait le résultat; elle ne voulait plus d'enfant.

Maintenant, après trente-huit ans de cycles réguliers, c'est surtout par habitude qu'elle se méfie d'un retard, et vérifie, sait-on jamais... Le test reste invariablement négatif. C'est un soulagement, bien sûr, mais aussi une vexation, et elle enfouit dans la poubelle ces bandelettes qui ne lui sont visiblement plus destinées.

Deux jours, une semaine, un mois... est-ce que cette fois l'attente sera la dernière, la vraie? Étrange miroir déformant de ses années de jeune mariée.

Quand elle croit se soumettre – l'incertitude répétée devient pénible, la ménopause est inévitable et dans l'ordre des choses, ses amies la rassurent – son attitude vis-à-vis des autres femmes lui démontre combien elle est loin d'une véritable acceptation de ce statut qui l'attend.

En les regardant, ce n'est plus la beauté des traits qu'elle évalue, la finesse de la taille, l'élégance des vêtements, mais la tonicité de leur peau sous le menton, la

fermeté de leurs bras. Ce qu'elle cherche en les observant, c'est l'existence ou non de taches sur les mains, de rides au coin des yeux, de racines blanches ou grises aux cheveux. Son échelle de valeurs a changé : l'âge a détrôné la beauté. Une peau lisse et tendue gomme tout – acné, visage disgracieux, pantalon démodé, surpoids.

Avant, elle considérait les femmes plus ou moins belles ; maintenant elle diagnostique leur âge en premier. Comme un médecin reconnaît une jaunisse, ou un styliste la marque d'un tailleur, elle voit apparaître, en même temps qu'une femme, sa dizaine, le deuxième chiffre se précisant après une brève observation.

Quand elle avait trente ans, celles de cinquante étaient pour elle non seulement une autre génération mais des personnes intrinsèquement différentes, comme si chacun *était* son âge, celui-ci étant en quelque sorte invariable. À quarante ans les gens de cinquante restaient âgés, mais moins. Maintenant, à cinquante ans, elle n'a pas encore assimilé ce chiffre. On progresse en âge avec plusieurs années de retard sur la réalité. Mais l'autre est à jour, et nous le rappelle.

Vue de près dans le miroir grossissant, nettoyée mais encore nue, sa peau est si irrégulière qu'elle en devient étrange : teintes allant du blanc au beige au rose sans ordre ni harmonie, sur une surface inégale creusée de longues rainures et de minuscules puits. Elle applique par petites touches, puis en l'étalant soigneusement, le fond de teint qui gomme ces aspérités, retrouvant le poli de son visage social, présentable et présenté chaque jour. Elle ne le retire que dans l'obscurité de la nuit, et c'est son premier geste du matin.

Redevenu blanc et lisse, son visage mérite à nouveau le regard qu'il a posé sur elle samedi dernier. Alors qu'il l'aidait à mettre son manteau (elle sentait sur son bras, à travers les couches de laine, la pression ferme de sa paume), ses grands yeux noirs s'étaient immobilisés et l'avaient fixée en silence – un silence scrutateur et presque insolent.

Sa proposition de dîner ensemble, alors qu'ils venaient de faire connaissance, s'étaient à peine parlé et qu'une

dizaine de personnes les entourait, était si directe et inattendue qu'elle avait répondu sur la même lancée – ainsi, au tennis un service particulièrement audacieux requiert une digne riposte. Vu le trouble dans lequel son acceptation l'avait mis (elle avait répondu d'égal à égal, cran pour cran, le défiant avec ce oui franc), il n'était peut-être pas aussi sûr de lui qu'il voulait en donner l'impression.

C'était un oui qu'on n'aurait pu charger de rien, celui d'un avocat maniant parfaitement les codes, narguant le juge par des paroles qui frôlent sans cesse, sans les franchir, les bornes de la loi, à qui rien ne peut être reproché. Un oui osé, mais respectable, et qui l'avait déstabilisé.

Elle se sourit pour délimiter le haut des pommettes où elle applique le blush. Le sourire, s'attardant sur son visage, la regarde alors qu'elle range déjà le pinceau.

En traçant un trait de crayon brun le long du bord des paupières, ce n'est pas seulement l'habitude quotidienne qui la guide. Elle se concentre, dessinant cette ligne fine et régulière avec l'application sérieuse d'une écolière – son application mais aussi son ambition – habituée à être la première en classe, et tenant à conserver ce titre. Elle l'étale avec un pinceau, le dégradant du moins au plus foncé vers l'extérieur de la paupière, puis peint les cils avec un mascara noir.

Elle recule pour se contempler en entier dans le miroir. À nouveau affleure le sourire – avocat vainqueur, écolière suscitant jalousie et admiration – prêt à la lutte, et se sachant capable du combat.

En se préparant – douche, rasage, eau de toilette, un pantalon classique avec une chemise couleur lilas, des chaussures lustrées, une veste noire de marque, qui, malgré quelques signes d'usure, est sa préférée – il pense à elle, alternant réminiscences fragmentées et fantaisies.

Son rire – étonnamment vigoureux pour une femme si timide et menue – lui apparaît isolé avec la plénitude rosée de ses lèvres, et les fins sillons qui s'épanouissent harmonieusement à partir de leurs coins. Puis il revoit sa silhouette élégante entrant dans le salon, ses jambes fières qui s'avancent sur de hauts escarpins satinés, la main adroite qui lisse sa jupe avant de s'asseoir sur le canapé.

Cette même main qui aurait pu rester dans la sienne alors qu'ils parlaient de tout et de rien, hésitante d'abord, puis peu à peu plus vive, et il ressent presque ses petits doigts s'immisçant parmi les siens, le frôlement douloureux des bagues mêlé à l'excitation grandissante des gestes partagés, de leur complicité éhontée devant tous ces inconnus, eux-mêmes étant de parfaits inconnus l'un pour l'autre...

Quand il l'a vue pour la première fois à ce dîner d'amis communs, il a eu l'impression de voir apparaître un oiseau, à la fois craintif et fier. Seul, il plane à son aise, mais lorsqu'il doit se poser il hésite, prend des précautions et paraît prêt à tout moment à s'envoler de nouveau.

Ils avaient discuté pendant l'apéritif, assis côte à côte sur le canapé. Discuté de quoi, il ne s'en souvient plus, probablement des banalités. Il la regardait, de plus en plus séduit par elle, et ému d'être à nouveau séduit. Il la regardait, heureux de voir que sa timidité se dissipait. Aux questions qu'il lui posait ses réponses se faisaient plus longues. Quand son sourire apparaissait, il transfigurait son visage. C'était comme si un peintre parachevait enfin son œuvre en posant la touche cruciale. La lumière qu'on ne faisait que deviner irradiait maintenant partout, sur son front pâle, ses joues roses, ses petites oreilles où les cheveux ondulés s'accrochaient.

À certains moments ses joues se coloraient vivement, elle s'enthousiasmait en décrivant... quoi donc? Il la regardait fasciné, il n'était qu'yeux, n'avait plus d'ouïe. Aussitôt elle redevenait discrète, elle lui posait quelque question anodine, tel l'oiseau qui se remet sur ses gardes, ayant perçu un bruit qui l'inquiète, un bruit que personne d'autre n'entend. Il remarquait ces changements sans toujours les comprendre, mais ce qu'il comprenait est qu'elle était émue, ce qui le flattait, et le troublait en retour.

Pendant le dîner ils étaient assis face à face, mais la table était large, encombrée de bouteilles, de plats, de bougies, et il n'était pas aisé de se parler à nouveau. Ils n'avaient pu qu'échanger des regards. Quand une rougeur affleurait elle essayait aussitôt de la dissimuler – consciente d'elle-même et de son apparence avec une particulière acuité – en se retournant pour demander de

l'eau. À sa droite était assise une femme très âgée, avec laquelle elle parlait par moments. Son mari, récemment décédé, était un ami proche du couple hôte, qui l'invitait régulièrement.

Il essayait d'écouter tout en conversant avec sa propre voisine, une femme médecin d'une trentaine d'années, maigre et énergique, dont les traits – pourtant réguliers, nullement disgracieux – et l'absence totale de maquillage lui rappelaient toute une série de professeuses de gymnastique qu'il avait eues au lycée.

Face à lui, souriant à la vieille dame et s'approchant d'elle pour qu'elle l'entende, elle parlait d'un fils (et d'un autre? il avait du mal à comprendre s'il y en avait deux). Il revenait de vacances à Séville, ville où elle-même aimait voyager à la fin du mois de mars, quand les orangers sont en fleurs et embaument la ville. Il essayait de deviner l'âge du (ou des) fils, mais elle restait floue sur ses (leurs?) activités, la coquetterie par rapport à son âge visiblement en lutte avec la fierté et l'amour maternels.

Le dîner va bientôt prendre fin, il envisage différentes stratégies pour la revoir. Sa voisine, dépitée d'être ignorée, se tourne vers la gauche, où une femme habillée de vert l'intègre immédiatement dans son bavardage à plusieurs. Que faire, demander au couple qui les a invités ses coordonnées? Mais ce ne sont pas des amis proches, il ne les connaît pas suffisamment. Chercher son mail par Internet? Elle est peut-être inscrite sur Facebook, ou bien il pourrait retrouver ses coordonnées professionnelles, ayant réussi à entendre qu'elle exerce l'architecture en indépendant à Paris? Lui demander son téléphone, lui proposer de boire un verre? Ou bien, directement, l'inviter à dîner?

Il ne s'est toujours pas décidé après le café, alors que tous commencent à partir. Dans le brouhaha et le mouvement général il la perd de vue, la cherche, puis l'aperçoit saisissant son manteau. Il se précipite pour l'aider (est-elle soulagée en le voyant arriver, l'attendait-elle? Ou est-ce pure imagination de sa part?). Alors qu'il hésite encore, soupesant le pour et le contre de chaque possibilité, la question est sortie toute seule, le surprenant lui-même.

Et elle, sa réponse immédiate et si assurée, si intrépide : oui.

Il époussette sa veste, vérifie qu'il n'a oublié ni son téléphone portable ni son portefeuille, et s'apprête à sortir. Alors qu'il pose la main sur la poignée de la porte, une pensée soudaine l'arrête : pourquoi y aller ?

Ce rendez-vous est comme un sommet jamais atteint auparavant, c'est une victoire en soi. Pourquoi ne pas se contenter de la savourer ? La présence du désir, dissociée de toute possibilité de déception : n'est-ce pas là un équilibre sinon parfait du moins judicieux à viser ? Que peut-il espérer, à son âge, d'une nouvelle relation amoureuse, et avec une femme probablement plus exigeante que toutes celles qu'il a connues ? N'est-ce pas un signe de maturité que de savoir s'arrêter au seuil d'une action, sans chercher un accomplissement à tout prix ?

Son désir n'a plus la force qu'il avait il y a dix, ou même cinq ans. À quoi bon prendre le risque d'un échec qui le propulserait à nouveau dans une position de faiblesse ? Et même en cas de succès, qu'attend-il donc ? Il sait bien qu'au-delà d'un sommet seule se tient la pente opposée.

Après avoir hésité comme un adolescent, il décide, à presque soixante ans, de poser son premier lapin à la plus belle femme qui ait jamais accepté de passer une soirée avec lui.

Elle attend. Pourtant il n'y a aucun doute – elle le vérifie encore une fois dans son agenda – c'est bien ce soir, cette heure, ce lieu. Elle s'en souvient parfaitement, ils l'ont noté en même temps.

Elle se remémore son invitation à dîner et sourit toute seule en revoyant l'incrédulité de son regard quand elle a dit oui. Malgré son humour et son apparente légèreté, lui aussi doit avoir ses inquiétudes ; sa désinvolture est surtout une pose.

C'est à cause de cette faille entrevue – portée par un élan de tendresse inopiné – qu'elle ose. Jamais elle ne l'aurait fait auparavant. Pour un premier rendez-vous, après avoir attendu seule une demi-heure, appeler et



demander – comme à un vieil ami en qui on aurait toute confiance – avec une voix naturelle et détachée :

— Tout va bien ? C'est ce soir que nous avons rendez-vous pour dîner. Ou alors je me serais trompée de date en le notant ? À moins que vous ne l'ayez oublié, ce qui serait terriblement désobligeant pour moi ?

Il enregistre tout simultanément, telle une caissière soudain débordée devant un cabas trop plein : la bravoure dont témoigne son coup de fil, l'émotion que son ton délibérément léger ne peut masquer, le péril auquel elle ne craint pas d'exposer sa fierté.

Bouleversé, il bredouille des phrases incompréhensibles parmi lesquelles surnagent les deux mots – précis, lumineux – qu'elle attendait : j'arrive.